

ÉDUCATION POPULAIRE : LE « VÉCU » NE PRODUIT PAS SPONTANÉMENT LA CONSCIENCE DE CLASSE RÉVOLUTIONNAIRE

Le capitalisme contemporain ne règne pas seulement par l'exploitation économique. Il règne aussi par une forme particulière d'organisation des consciences : l'atomisation des individus, la fragmentation des représentations collectives et l'enfermement du sujet dans son expérience immédiate. Dans ce contexte, l'exaltation permanente du « vécu » comme source suprême de vérité politique constitue l'une des expressions idéologiques majeures de notre époque.

À première vue, cette valorisation du vécu peut sembler progressiste. Elle prétend donner la parole aux invisibles, aux dominés, aux humiliés. Mais lorsqu'elle devient principe absolu d'analyse politique, elle conduit à une impasse théorique et stratégique : le subjectivisme. Or le subjectivisme constitue une forme moderne de l'idéalisme.

Car ce n'est pas parce qu'une expérience est réelle qu'elle produit automatiquement une compréhension juste du réel social. La souffrance existe. L'humiliation existe. La précarité existe. Mais aucune expérience individuelle, prise isolément, ne contient à elle seule la vérité des rapports sociaux.

Le spontanéisme du « vécu » constitue ainsi une régression théorique. Il enferme les individus dans l'immédiateté de leurs perceptions et détourne les classes populaires de l'analyse des structures matérielles du capitalisme. Il remplace l'intelligence collective par l'émotion fragmentée. Il dissout la conscience de classe dans une juxtaposition infinie de subjectivités concurrentes.

Comme l'avait montré Karl Marx, les hommes ne pensent pas librement au-dessus du monde social : leur conscience est déterminée par les conditions matérielles de leur existence. Mais cette détermination n'implique nullement que la conscience révolutionnaire naisse spontanément de l'expérience quotidienne. Bien au contraire. L'ordre social produit en permanence des formes de fausse conscience, des représentations mystifiées de la réalité.

Dans L'Idéologie allemande, Friedrich Engels et Marx montrent déjà que les idées dominantes d'une époque sont celles de la classe dominante. Cela signifie que les dominés eux-mêmes intériorisent souvent les catégories intellectuelles du système qui les opprime.

Le vécu immédiat d'un salarié exploité peut ainsi produire des orientations politiques contraires à ses propres intérêts :

- le corporatisme ;
- le fatalisme ;
- le racisme ;
- le nationalisme ;
- le complotisme ;
- le repli individualiste.

Le vécu ne porte aucune vérité politique intrinsèque. Il constitue seulement une matière première de l'expérience sociale. Pour devenir conscience révolutionnaire, cette expérience doit être médiatisée par la théorie, l'organisation et la pratique collective. Elle doit passer par un cadre d'analyse, des concepts, une interprétation intellectuelle.

C'est la raison pour laquelle les marxistes accordent une importance centrale à l'organisation politique, notamment au Parti communiste, qui doit permettre un véritable travail d'élaboration collective où chaque militant confronte son point de vue à celui des autres et bénéficie d'un apport théorique lui permettant de s'éloigner du subjectivisme.

LÉNINE ET LA CRITIQUE DU SPONTANÉISME

C'est précisément le cœur de la réflexion de Vladimir Ilitch Lénine dans *Que faire ?*. Lénine y combat déjà le culte du spontanéisme ouvrier. Il montre que les luttes immédiates produisent spontanément une conscience limitée aux revendications économiques — ce qu'il appelle la conscience « trade-unioniste ». La conscience révolutionnaire, elle, suppose un travail politique et théorique organisé.

Cette idée demeure profondément actuelle.

Le subjectivisme contemporain prétend au contraire que l'expérience personnelle suffirait à produire la vérité politique. La parole deviendrait légitime non parce qu'elle est rationnellement démontrée, mais parce qu'elle est « vécue ». Dès lors, toute critique peut être disqualifiée comme violence symbolique contre une subjectivité. Le débat politique se transforme progressivement en confrontation de sensibilités irréconciliables.

Cette évolution marque le triomphe de l'idéalisme. Car l'idéalisme commence toujours lorsque la conscience subjective est séparée des conditions matérielles objectives et historiques qui la produisent.

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine critique précisément les philosophies qui réduisent le réel à la perception subjective. Derrière les formes contemporaines du culte du ressenti réapparaît cette vieille tentation philosophique : substituer l'expérience immédiate de l'individu à l'analyse objective des rapports sociaux.

LE CAPITALISME CONTEMPORAIN ET LA FRAGMENTATION DES CONSCIENCES

Le paradoxe est que cette idéologie du vécu s'accorde parfaitement avec les besoins du capitalisme contemporain.

Le capitalisme avancé de notre époque ne redoute pas les subjectivités dispersées. Il les encourage. Il valorise même l'expression infinie des individualités dès lors qu'elles ne débouchent pas sur une organisation collective capable de remettre en cause les rapports de production.

Comme l'avait compris Georg Lukács dans *Histoire et conscience de classe*, la conscience révolutionnaire suppose précisément la capacité de dépasser l'immédiateté des perceptions fragmentaires pour saisir la totalité sociale. Le prolétaire ne devient pas sujet révolutionnaire par la seule souffrance. Il le devient lorsqu'il comprend sa place dans l'ensemble du système de production capitaliste. Le Parti communiste doit donc être un instrument d'éducation populaire permettant de partir des préoccupations individuelles pour conduire les exploités vers l'organisation collective, l'action commune et une compréhension globale des mécanismes du capitalisme.

Le subjectivisme interdit cette montée vers la totalité. Il enferme chacun dans son expérience particulière. Il substitue à l'universel concret des classes sociales un morcellement infini d'identités et de ressentis.

Cette fragmentation sert objectivement l'ordre dominant.

Un peuple divisé en subjectivités concurrentes cesse de constituer une force historique cohérente. La multiplication des micro-appartenances émotionnelles affaiblit la possibilité d'un bloc populaire conscient de ses intérêts communs. Le capital peut alors célébrer sans risque la « diversité » abstraite tout en poursuivant l'exploitation économique générale.

Antonio Gramsci avait parfaitement identifié cette dimension culturelle de la domination. Une classe dominante ne règne pas seulement par la coercition économique ou policière ; elle règne aussi parce qu'elle impose une vision du monde qui désorganise intellectuellement les dominés.

Le subjectivisme contemporain participe de cette hégémonie culturelle. Il transforme la politique en théâtre moral des sensibilités individuelles et détourne les masses de la question centrale : qui possède les moyens de production et comment les transformer dans le sens des intérêts populaires ?

LE POPULISME AFFECTIF ET LES LIMITES DES « AFFECTS »

Cette dérive apparaît également dans certaines théories contemporaines du populisme de gauche. Chez Ernesto Laclau, le « peuple » n'est plus

fondamentalement pensé comme une réalité structurée par les rapports de classe, mais comme une construction politique agrégeant des demandes hétérogènes autour d'affects communs : indignation, rejet des élites, colère diffuse ou opposition morale à certaines figures du pouvoir.

Cette approche a profondément influencé une partie de la gauche occidentale contemporaine.

Dans cette logique populiste, l'unité politique ne repose plus prioritairement sur une position objective dans les rapports de production, mais sur la capacité à produire des identifications émotionnelles communes.

Le populisme de gauche promu par Mélenchon a largement contribué à réintroduire la question des affects dans l'analyse politique contemporaine. Certes les sociétés humaines ne fonctionnent jamais sur la seule rationalité abstraite et la psychologie des individus, leurs ressentis, leurs sentiments comptent dans leurs décisions.

Mais la centralité accordée aux dynamiques affectives conduit souvent à sous-estimer :

- la nécessité de la médiation théorique ;
- l'organisation structurée ;
- l'analyse rigoureuse des contradictions de classe ;
- le rôle central du lieu de travail dans la production de la plus-value et des rapports d'exploitation.

Le risque apparaît alors clairement : remplacer progressivement la conscience politique par la mobilisation émotionnelle, qui permet la manipulation politique.

Les affects populaires, livrés à eux-mêmes, ne portent aucune orientation intrinsèquement progressiste. La colère sociale peut nourrir :

- un populisme confus ;
- un nationalisme réactionnaire ;
- une succession d'indignations sans débouché historique ;
- voire une escalade violente et destructrice.

L'histoire démontre que les passions collectives ne deviennent force d'émancipation qu'à condition d'être organisées, structurées et éclairées par une compréhension théorique des rapports sociaux.

LE CAPITALISME DE LA SÉDUCTION

Cette fragmentation des consciences n'est pas un accident secondaire du capitalisme contemporain. Elle constitue au contraire l'une de ses conditions de fonctionnement les plus profondes.

Michel Clouscard avait vu avec une grande lucidité que le capitalisme moderne ne gouverne pas seulement par l'économie mais aussi par la production de subjectivités adaptées à la logique marchande.

Dans son analyse du « capitalisme de la séduction », il montre comment le système récupère les aspirations libertaires, les désirs de transgression et l'exaltation de l'individu pour les intégrer à la dynamique même de la consommation. On pourrait dire même que cette récupération peut servir les stratégies électoralistes, Jean-Luc Mélenchon l'a parfaitement compris et il n'est pas le seul.

Le capitalisme ancien exigeait principalement discipline et austérité. Le capitalisme contemporain encourage au contraire l'expression permanente du moi, la mise en scène des sensibilités individuelles et la consommation des identités subjectives.

L'individu contemporain est sommé « d'être lui-même », d'exhiber ses affects, de transformer son intimité en discours public et sa singularité en marchandise symbolique. Le sujet devient entrepreneur de lui-même. Ainsi l'entreprise politique devient un spectacle non seulement de propagande mais de mise en avant du leader, de sa personnalité, de ses capacités, et il nous est vendu comme capable de résoudre les problèmes de la société ou a contrario par ses adversaires comme la personnification de l'incompétence même.

Cette évolution n'a pourtant rien d'émancipateur en soi.

Car derrière l'apparente libération des subjectivités se déploie une intégration toujours plus profonde des individus dans les mécanismes du marché capitaliste. La singularité devient segment de consommation. L'émotion devient produit culturel. La révolte elle-même devient esthétique commercialisable, comme le montre l'exploitation marchande durable de la figure de Che Guevara. Le capitalisme récupère et recycle tout ce qui permet de renforcer la logique marchande et l'exploitation.

MARXISME ET CONSCIENCE COLLECTIVE

Le marxisme n'est pas une négation de l'individu. Il est au contraire une théorie de son inscription historique et sociale.

Dans le Manifeste du Parti communiste, Marx et Engels écrivent : « le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ».

Cette phrase constitue l'un des marqueurs fondamentaux de la pensée marxiste, trop souvent déformée ou caricaturée.

Pour les marxistes, l'individu réel n'existe jamais indépendamment des rapports sociaux qui le constituent. Absolutiser le vécu individuel revient donc à mutiler la compréhension même de l'être humain.

Le subjectivisme produit également une autre conséquence politique majeure : la destruction progressive de la rationalité militante. Si chaque expérience personnelle devient indiscutable parce qu'elle est vécue, alors toute élaboration théorique commune devient impossible.

La critique est assimilée à une agression. L'argumentation recule devant l'émotion.

La politique cesse d'être un travail collectif sur le réel pour devenir une gestion concurrentielle des affects, des personnalités et du « storytelling » médiatique.

Cette évolution affaiblit profondément les forces populaires. Car les classes dominantes, elles, continuent à penser stratégiquement, collectivement et objectivement leurs intérêts matériels.

LE VÉCU EST UN POINT DE DÉPART, PAS UN POINT D'ARRIVÉE

Le matérialisme dialectique propose au contraire une autre démarche. Il ne nie ni les affects ni l'expérience vécue. Il refuse simplement de les ériger en absolu théorique.

Le vécu constitue un point de départ, non un point d'arrivée.

La conscience révolutionnaire naît de l'unité dialectique entre :

- l'expérience sociale ;
- l'analyse théorique ;
- l'organisation politique ;
- la pratique collective.

La théorie sans pratique devient scolastique et inefficace. Mais la pratique sans théorie demeure prisonnière de l'idéologie dominante qui imprègne toutes les représentations sociales.

Ainsi, les ouvriers peuvent se mobiliser pour défendre leurs revendications salariales et obtenir des avancées grâce à leur unité. Pourtant, dans la plupart des luttes menées ces dernières années, l'idéologie dominante continue de leur faire intérioriser l'idée qu'ils ne seraient pas capables de diriger eux-mêmes leurs entreprises. Cette conviction, profondément ancrée, limite leur horizon politique et social, sauf dans de trop rares situations où des travailleurs choisissent de reprendre collectivement leur outil de production sous forme de coopérative — et encore dans les limites imposées par le système capitaliste.

Sans théorie marxiste ni conscience de classe révolutionnaire, la classe ouvrière ne développe pas spontanément l'idée qu'elle constitue la force centrale, motrice et indispensable dont dépend l'ensemble de la société et qu'elle est donc légitime à en assurer la direction. D'autant que tout, dans l'organisation économique, politique et culturelle dominante, tend à lui répéter exactement le contraire.

C'est pourquoi le mouvement ouvrier historique accordait une importance centrale :

- à l'éducation populaire ;
- à la formation politique ;
- à l'étude ;
- à l'organisation ;
- à la construction d'une conscience collective capable de dépasser les illusions immédiates.

La conscience de classe n'est pas une émotion sociale spontanée. Elle est une construction historique.

Face au subjectivisme contemporain, il devient donc nécessaire de réaffirmer une exigence fondamentale du matérialisme : comprendre le monde non à partir des perceptions individuelles dispersées, mais à partir des rapports sociaux objectifs qui structurent la société.

Car tant que les dominés resteront enfermés dans la prison de leurs vécus séparés, les dominants continueront à régner sur la totalité réelle du monde social et à renforcer l'exploitation.

Jean-Paul LEGRAND

15/05/2026